

## Boom des exportations d'armes



## EN COULISSE

DOMINIQUE  
ZIEGLER\*

## De Jaurès à Mélenchon, la fabrique de l'ennemi public

La France insoumise est aujourd'hui la seule force réellement de gauche à posséder un fort ancrage populaire en France. Ses militants-es comme ses porte-paroles rivalisent d'intelligence, d'abnégation et de droiture. Pourtant, depuis que LFI a pris position contre le génocide à Gaza, un vent de folie semble avoir saisi la classe politique et médiatique française. Une sorte d'union sacrée disparate s'est formée dans un seul but: abattre cette force de progrès par tous les moyens.

Tous les partis d'ordinaire antagonistes se retrouvent soudain soudés par ce même objectif: du PS à Reconquête, des Écologistes au RN, en passant par la droite et les macronistes, c'est à qui dégainera le plus vite pour jeter l'anathème sur LFI et son fondateur Jean-Luc Mélenchon. Dans le champ médiatique, on retrouve le même éventail, de *Libération* à *Frontières*, du *Nouvel Obs* à *Valeurs actuelles*, de France Info à *Franc-Tireur*. En Suisse romande, les éditorialistes les plus insipides emboîtent le pas et décalquent les éditos de CNews, *L'Express* et consorts; la *Tribune de Genève* ou *Le Temps* reproduisent les accusations fallacieuses d'antisémitisme visant LFI.

Ces accusations ne reposent évidemment sur rien. LFI est un parti progressiste, antiraciste, anti-antisémite, anti-islamophobe; bref, antifasciste. Pourtant, c'est une déferlante de propagande délirante qui s'abat sur ce parti, au-delà de la saturation, à l'approche du premier tour des élections municipales françaises. Ce matraquage portera-t-il ses fruits? Le niveau de conscience du peuple français, et plus largement de l'opinion publique mondiale, est-il de taille

à résister à l'assaut? Dans une version optimiste, on peut imaginer que cet acharnement grossier provoque l'effet inverse; dans la version pessimiste, on peut craindre que, dans un contexte de mensonge généralisé devenu discours officiel, la manœuvre de diabolisation fonctionne.

Un parallèle saute aux yeux: celui du climat précédant l'assassinat de Jean Jaurès en 1914. Leader de la Section française de l'internationale ouvrière (SFIO), Jaurès était, comme Mélenchon, un homme d'une grande érudition et un orateur hors pair. Philosophe de formation, issu d'une modeste famille paysanne, il était l'intellectuel total, capable de maîtriser tous les sujets, et un militant concret, aussi incisif à la tribune de l'Assemblée nationale que percutant dans les manifestations ou sur les piquets de grève. Son objectif d'émancipation des masses, imprégné de foi chrétienne, passait par une production intellectuelle éclatante et des discours galvanisants.

Brillant et charismatique, Jaurès dépassait de mille pieds ses adversaires politiques. Face à la montée des nationalismes rances, il opposa la solidarité entre les peuples; contre les explications simplistes, racistes et essentialistes, il livra des analyses imparables sur les conséquences mortifères des inégalités inhérentes au système capitaliste. Alors que les classes dominantes, corrompues et médiocres, s'enfonçaient dans une spirale belliciste et que les relents nauséabonds du racisme et de l'antisémitisme gangrenaient la Troisième République, Jaurès et les siens furent victimes d'une cabale inouïe, portée tant par les bourgeois «bon teint» que par les nationalistes les plus acharnés. La

campagne médiatique fut à l'unisson de cette volonté de diaboliser un adversaire trop brillant pour être défait par le débat. De ce climat délétère, il résulta qu'un pauvre type, militant royaliste aux origines modestes, prit la propagande pour argent comptant et se mit en tête de tuer le «traître à la patrie». Il passa à l'acte le 31 juillet 1914. La France entra en guerre le lendemain. L'assassin de Jaurès fut acquitté quatre ans plus tard: l'ignominie fut totale jusqu'au bout.

Un climat de folie similaire imprègne aujourd'hui la société française. Toutes les valeurs sont inversées. On accuse les antifascistes d'être des fascistes; on érige en martyr républicain un jeune néo-nazi; l'extrême-droite, historiquement antisémite, traite d'antisémite la seule force de progrès radicalement et intrinsèquement antiraciste; les animateurs de talk-shows – des médias Bolloré au service public – ressassent la même rengaine *ad nauseam*.

Alors que les gouvernements occidentaux (hormis l'Irlande et l'Espagne) ont soutenu – et soutiennent encore – le génocide à Gaza et restent habités par ce tropisme impérialiste combattu jadis par Jaurès (l'infâme Macron entraîne la France dans la guerre à la suite du tandem américano-israélien), LFI tient le seul langage de résistance structuré et intègre. Les conséquences de sa diabolisation le débat politique bien au-delà de la sphère française et nous affectent toutes et tous. Pour le pire.

\*Auteur-metteur en scène, [www.dominiqueziegler.com](http://www.dominiqueziegler.com)  
Prochain spectacle: *Les farfadets*, du 15 au 31 mai au Théâtrical, Genève.

LES ÉCRANS AU PRISME  
DU GENREPrécarité de la vie  
d'artisteGENEVIÈVE  
SELLIER\*

Adapté du roman autobiographique de Franck Courtès, le film *A pied d'œuvre*<sup>1</sup> de Valérie Donzelli suit un photographe de renom qui abandonne sa carrière pour l'écriture, alors que sa femme (Valérie Donzelli) l'a quitté avec leurs deux enfants pour s'installer au Canada. Déjà auteur

de deux romans lui ayant valu une certaine notoriété, Paul (Bastien Bouillon) a bénéficié d'une avance versée par son éditrice (Virginie Ledoyen) pour son prochain livre. Mais ses ressources financières s'épuisent bientôt. Il doit quitter son appartement pour un entresol sinistre et son éditrice refuse son manuscrit – intitulé *Histoire d'une fin*, le récit autobiographique de sa rupture. Paul fait alors l'expérience de la précarité et des petits boulots via une plate-forme de services à domicile, où les demandeurs se livrent à une surenchère à la baisse. La nécessité de gagner sa vie met peu à peu en péril son activité d'écriture. On assiste à son déclassement progressif, tant économique que social, qui l'amène à disparaître de ses cercles de sociabilité et à subir l'opprobre familial. Sa nouvelle vie de pauvre et d'homme à tout faire le confronte à des gens de tous milieux, tous utilisateurs d'une application de type Uber pour leurs besoins quotidiens: ménage, jardinage, bricolage ou déménagements.

Le projet de Valérie Donzelli est modeste, à l'image de son personnage: rendre compte concrètement de la précarité qui frappe nombre de ceux et celles ayant choisi de se consacrer à leur vocation artistique. Bien qu'il s'agisse ici d'un écrivain, la réalisatrice dit s'être «totalement identifiée»: «Mon père venait de mourir, j'ai repensé à notre histoire familiale. Mon grand-père et mon arrière-grand-père paternels étaient peintres et sculpteurs. Ils ont vécu dans une extrême pauvreté, ne vivant que de leur art, et mon père en a beaucoup souffert. (...) il a fait des études de droit alors qu'il dessinait extrêmement bien (...). Lorsque j'ai décidé d'être actrice, il a eu peur et m'a aussitôt mise en garde: tu vas finir clochard! (...) j'ai tracé ma route, atypique au départ, et je suis assez fière de mon parcours.»<sup>2</sup>

Ce qui fait la qualité du film, c'est l'absence totale de dramatisation: Paul a choisi cette existence et en accepte sans protester les contraintes. Sa voix off accompagne ses observations; il note ses rencontres dans un petit carnet sans porter de jugement. Le film finit par être un observatoire privilégié d'un système néolibéral arrivé à un point extrême d'exploitation généralisée. Les seuls autres précaires que Paul croise – lors du déblaiement d'un appartement – sont des Africains qui regardent avec compassion cet homme visiblement inadapté à la tâche.

Le film ne cède ni au pittoresque ni au sordide, bien que certaines scènes relèvent d'une véritable comédie humaine. Un seul moment manque de verser dans le gore lorsque Paul percute un chevreuil, mais cette piste est vite abandonnée. Il faut saluer le travail d'*understatement* fait par Bastien Bouillon, chaussé de lunettes qui symbolisent sa condition d'intellectuel: il parvient à un état quasi bressonnien dans son jeu, subissant sans broncher les diverses avanies inhérentes à la situation d'homme à tout faire. La trajectoire de Paul suggère aussi que l'écrivain doit abandonner la fibre autobiographique pour donner un nouveau sens à son écriture à travers «d'autres vies que la sienne», pour reprendre la formule d'Emmanuel Carrère.

Cette figure d'«homme doux» délaissant son rang social et ses responsabilités parentales pour se consacrer à l'écriture suscite l'empathie. Si le film n'évite pas une certaine complaisance finale – quand le succès arrive et que le contact avec son fils se renoue – la persistance de la fragilité économique relativise ce happy end. On remarquera toutefois que la précarité est le lot d'une part de plus en plus vaste de la population sans espoir d'en sortir, contrairement aux artistes qui peuvent, pour les plus chanceux-ses, espérer un jour être suffisamment reconnu-es pour vivre de leur travail. Au-delà de la pauvreté, ces «boulots de merde» propres au capitalisme ont été documentés par Olivier Cyran et Julien Brygo dans l'ouvrage du même nom<sup>3</sup>.

\* Historienne du cinéma, [www.genre-ecran.net](http://www.genre-ecran.net)

<sup>1</sup> *A pied d'œuvre*, un film français réalisé par Valérie Donzelli, co-scénarisé avec Gilles Marchand d'après le roman homonyme de Franck Courtès; avec Bastien Bouillon, Virginie Ledoyen, André Marcon, Valérie Donzelli.

<sup>2</sup> Entretien tiré du dossier de presse.

<sup>3</sup> J. Brygo, O. Cyran, *Boulots de merde. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociales des métiers*, La Découverte, 2016, 2023.

Soutenez *Le Courrier*, faites un don! CCP 12-1254-9